

LA VIEILLE DAME SUR LA PHOTO

Catherine Grech

Je ne crois pas apprendre quoi que ce soit à qui que ce soit en disant qu'au Québec, et plus largement en Occident, nous craignons la vieillesse, cette maladie que l'on voudrait voir bientôt éradiquée, et dont nous nous obstinons à nier la fatalité. Même si nous en ferons presque tous l'expérience, nous devrions d'ailleurs nous en réjouir, car cela voudra dire que nous aurons eu le privilège de vivre longtemps, nous ne serons pas tous égaux dans nos dernières années. Si pour plusieurs la vieillesse sera douce, pour d'autres, elle se voudra cruelle. Il est possible, aussi, qu'à mesure que nous avançons en âge, nous fassions l'expérience de différentes vieillesse, un mot que la sociologue Perla Serfaty-Garzon nous invite d'ailleurs à penser au pluriel. Tant que nous ne serons pas rendus à la fin de notre parcours, nous n'en saurons rien et c'est peut-être la raison pour laquelle elle est source d'angoisse pour un bon nombre d'entre nous. Comme le fait remarquer le dramaturge François Grisé dans sa pièce *Tout inclus* (une pièce sur les maisons de retraite, les raisons qui poussent un grand nombre de Québécois à choisir ce type d'habitation et leur difficulté d'adaptation à ce lieu), nous ne sommes pas prêts à ce qui nous attend à l'autre bout de l'existence, en partie parce que nous refusons d'y penser, préférant garder l'illusion d'une jeunesse qui sera de plus en plus longue, voire éternelle. Et quand l'âge nous sera rendu trop pénible - comment ne le serait-il pas quand nous voyons la façon dont les plus vulnérables sont traités?, - il nous suffira, croyons-nous, de demander l'aide médicale à mourir, laquelle viendra nous libérer de cette indignité. Avant même de savoir comment nous nous adapterons à la vieillesse, plus encore à la grande vieillesse, nous sommes déjà persuadés qu'il nous sera difficile, voire impossible, de composer avec elle. Comme l'écrivait Simone de Beauvoir en 1970, « la vieillesse nous inspire plus de répugnance que la mort même. » (*La Vieillesse*)

Ceci explique peut-être pourquoi nous aimons tant les récits de gens très âgés réussissant des exploits à un âge où d'autres finissent leurs jours en maisons de retraite, ou pire, en CHSLD et sur lesquels la vieillesse ne semble avoir aucune prise. Il n'est pas question ici, évidemment, de nier que des gens peuvent encore jouer au tennis, au golf, faire du ski ou un marathon à plus de 90 ans, il ne saurait être question non plus de taire leur existence (les grands vieillards ont toujours existé et ont toujours fasciné, précise l'historien Jean-Pierre Bois). Ils sont inspirants, c'est vrai, et sont la preuve que l'avancée en âge n'est pas toujours synonyme de déclin et de perte et que la vie ne s'arrête pas au premier chèque de pension de la sécurité de vieillesse encaissé. Il s'agit plutôt de rester attentifs à ce que ces représentations ne deviennent pas une autre norme, à laquelle plusieurs seront invités à adhérer, et qui aurait comme effet de creuser plus profondément le fossé entre une vieillesse qui est bonne, c'est-à-dire que l'on a su tenir à distance, notamment par l'activité physique, et une vieillesse qui serait mauvaise parce qu'on aurait échoué à en ralentir ses effets. Le sociologue Stephen Katz rappelle à ce propos, dans son ouvrage *Cultural Aging*, que dans les constructions positives de l'âge, l'activité et la mobilité sont des valeurs, voire des vertus, estimées, recherchées même, tandis que l'inactivité et la dépendance sont dénigrées.

On ne peut nier non plus le fait que nous sommes toutes et tous soumis à l'injonction de ne pas vieillir et surtout de ne pas faire vieux, l'ultime insulte, comme nous le sommes plus tard, dans notre grand âge, à l'injonction de mourir, de disparaître, quand la vieillesse surtout la grande vieillesse, qui en effraie plus d'un, et non sans raison, devient particulièrement pénible du fait de nos capacités physiques qui s'amenuisent et de la perte d'autonomie qui en découle, j'y reviendrai. Ici, au Québec, pour ne donner qu'un exemple, et non le moins significatif, le

magazine *Le Bel Âge*, dont les femmes dans la soixantaine se veulent pourtant le public cible, n'enfreint pas cette injonction de la jeunesse, ainsi que le mettent en valeur les couvertures (ce sont d'ailleurs surtout des femmes qui apparaissent sur les couvertures de ce magazine, comme si les hommes ne vieillissaient pas!) (**PHOTO 1**). Déjà en 2012, Nathalie Collard dénonçait dans le journal *La Presse* le rajeunissement de ces couvertures en plus de réclamer de la société, « c'est-à-dire les médias, annonceurs, lecteurs et lectrices de magazines, qu'elle accepte qu'une femme qui approche de la soixantaine a le droit de ressembler à une femme qui approche de la soixantaine », ce qui n'est pas le cas ici. Certaines publicités récentes, celles de L'Oréal notamment, pourraient nous laisser croire que les choses tendent tout de même à changer, que l'on est moins frileux à montrer le vieillissement (**PHOTO 2**). À mon avis, il ne faut pas s'en réjouir trop vite. S'il est vrai que les rides ne sont pas cachées ici, le nom du produit *Age Perfect* laisse toutefois entendre qu'il y a une bonne façon de vieillir, c'est-à-dire avec classe et élégance, surtout si l'on est une femme, ainsi que le met en valeur l'actrice Helen Mirren présentée dans toute sa splendeur. Le marketing gris, une industrie florissante, qu'observe depuis plusieurs années le sociologue Stephen Katz, a compris, comme l'explique d'ailleurs Jean-Louis Gauthier à Nathalie Collard dans l'article cité plus haut, que « Les gens se voient toujours 10 ou 15 ans plus jeunes ». Stéphane Mailhot, stratège marketing que François Grisé a interrogé dans le cadre de sa pièce *Tout inclus* fait le même constat : « [t]out le monde est 5, 10,15 ans plus jeune dans sa tête que dans son corps. Et plus on avance en âge, plus ce chiffre-là augmente ». Aujourd'hui, comme le fait remarquer la gérontologue américaine Margaret Gullette, *80 is the new 60* ! 80 est le nouveau 60.

La culture anti-âge dans laquelle nous baignons nous laisse donc avancer en âge - comment faire autrement ? - , mais sans nous laisser vieillir, un mot connoté de façon négative. Pour les

publicitaires, ajoute Katz, l'âge chronologique ne compte pas, c'est plutôt l'image que l'on a de soi qui importe désormais. Et cette image, évidemment, n'est jamais vieille (**PHOTO 3**). Les publicités pour les maisons de retraite pour personnes autonomes (les RPA) sont un autre exemple convaincant de ce rajeunissement. De plus en plus luxueuses, comme celles du Groupe Maurice notamment, elles sont souvent vendues comme des hôtels, des *tout inclus* pour reprendre le titre de la pièce de François Grisé. À la télévision et dans les feuillets publicitaires que l'on reçoit dans nos boîtes aux lettres, les résidents sont en vacances, ne se soucient de rien, sinon de s'amuser, entourés de gens actifs et heureux de former une nouvelle communauté (**PHOTO 4**) (il est à noter que tranquille ici n'est pas l'opposé d'actif). Sur quelles bases se forme justement cette communauté, sinon celle de la vieillesse, cette monoculture dont se moque Grisé dans sa pièce. La réalité, et ce même avant la pandémie, est un peu moins rose. Paradoxalement, pour vendre ces résidences, les promoteurs vantent aussi la sécurité de leurs locataires pourtant encore jeunes et en santé si l'on en croit leurs publicités, comme si tous les gens âgés étaient menacés d'une quelconque façon. Plusieurs événements tragiques, je pense ici à la mère de Gilles Duceppe morte gelée en 2019 et, évidemment, à la pandémie de 2020, ont tracé les limites de cette question de sécurité. Pour certains, ces résidences, même les mieux cotées, ne sont rien d'autres que des espaces de dépossession et d'aliénation où l'on ne fait que l'expérience de la « vieillesse » (Serfaty-Garzon). Si plusieurs se résignent difficilement à ces maisons de retraite, qui ne sont pas toutes égales, plusieurs toutefois avouent aimer y vivre. Malgré tout, comme le dit Grisé, dans *Tout inclus*, nous manquons d'imagination au Québec en ce qui a trait aux résidences pour aînés qu'il faut repenser de façon urgente. Il est intéressant de noter que le Québec est la province avec le taux plus élevé de gens âgés (18%) qui ont choisi de vivre en maison de retraite (hypothèse avancée). À mon avis, ces changements ne pourront advenir tant que nous n'aurons pas accepté le fait que la vieillesse est inéluctable et tant que nous n'aurons pas exigé le droit de

vieillir, d'être devenus vieux. Habiter la vieillesse (termes que j'emprunte à Perla Serfaty-Garzon), c'est autant faire l'expérience de celle-ci que lui trouver l'abri qui lui convienne, lequel sera appelé à changer selon les besoins.

Même le milieu universitaire, et je pense plus particulièrement aux départements de littérature, n'échappent pas à cette résistance, à ce refus d'envisager la question du vieillissement. Je me permets ici une anecdote personnelle. Lorsque j'ai entrepris mes études de doctorat, en 2004, je n'avais pas du tout anticipé la résistance ni les moqueries auxquelles je m'exposerais durant tout mon parcours académique (pourtant mon mémoire de maîtrise portait déjà sur cette question). Pour plusieurs professeurs du département, l'étude de la vieillesse dans la fiction se voulait sans intérêt, voire farfelue. Pourquoi consacrer autant d'années à réfléchir à un phénomène que plusieurs tentent d'oublier? Ce n'était évidemment pas formulé aussi clairement, mais les remarques à l'emporte-pièce ne laissaient aucun doute quant à la validité de mes recherches ou à l'intérêt général d'une telle question. On ne se gênait pas pour me dire en riant qu'à m'entendre parler de Gabrielle Roy, on avait presque envie de vieillir. Quand on lisait du « roman gériatrique » (sic), c'est à moi que l'on pensait! Mais la remarque la plus désagréable, et la plus étonnante, est venue d'un membre du jury lors du cocktail qui a suivi ma soutenance de thèse en avril 2010. M. s'est approché de moi et m'a dit sur un ton presque hargneux : « Madame Grech, je tenais à vous le dire, votre thèse était déprimante à lire! » Je ne me rappelle plus très bien ce que je lui ai répondu, sans doute rien de bien senti étant donné la fatigue. On me faisait comprendre depuis longtemps, mais je n'avais pas voulu écouter, que ce sujet n'intéresserait personne, surtout pas le milieu universitaire. Mince consolation, d'autres, avant moi, ailleurs, s'étaient butés à cette incompréhension sans se laisser décourager pour autant ainsi qu'en témoignent les nombreux ouvrages et articles publiés notamment aux États-Unis sur l'étude des

représentations littéraires et culturelles de la vieillesse (certaines se sont fait dire que le sujet n'est pas sexy, ou ont été questionnées sur les raisons qui poussaient une femme jeune et jolie à s'intéresser à la vieillesse?) Si la question de la race et du genre intéresse les étudiants en littérature depuis plusieurs années déjà, il n'y a pas de raison de penser que la question de l'âge, cette discrimination encore tolérée, ne suscite pas de l'intérêt chez quelques-uns d'entre eux. Comme pourraient-ils s'y intéresser étant donné que cette thématique leur est très rarement présentée? On ne peut que le déplorer parce que la fiction, et je prêche peut-être ici pour ma paroisse, met en lumière toute la complexité du vieillissement et de notre rapport à celui-ci.

Néanmoins, à voir aussi le nombre d'ouvrages de *self-help* sur l'art de vieillir que l'on trouve en librairie, on comprend que, malgré tout, la question de la vieillesse, bien qu'elle effraie, prouve sa pertinence chez un grand nombre de gens qui s'interrogent sur la façon d'avancer en âge. Malheureusement, plusieurs de ces livres n'offrent souvent que des réponses simples, trop simples, à un phénomène aussi complexe que le vieillissement. Aux discours âgistes, anti-âges et aux récits du déclin qui nous contaminent quotidiennement, on voudrait opposer un discours presque jovialiste sur la beauté de vieillir et ses avantages, comme s'il n'y avait que ça, avantages que je ne nie évidemment pas. Certains auteurs proposent même un plan du bien vieillir. Ces livres, on l'aura compris s'adressent davantage aux lecteurs âgés en bonne santé qu'à ceux engagés dans un vieillissement plus souffrant. Mais comment avancer en âge quand vieillir avec panache, pour reprendre le titre d'un de ces ouvrages, devient impossible, quand le plan du bien vieillir n'a plus de sens, ne peut plus être suivi et qu'il faut laisser le soin à d'autres de s'occuper de nous? Malgré leur pertinence, ces livres échouent à révéler la complexité de ce phénomène en plus de taire la dimension la plus douloureuse de ce que vieillir peut être, parfois, et qu'il nous faut considérer si nous voulons éviter une autre catastrophe, comme celle de l'an passé. À peine

avons-nous pris conscience du troisième âge, nous sommes-nous résignés à son avènement, qu'il nous faut maintenant envisager sa suite, celle qui sera, pour certains, la plus difficile.

Ce n'est pas tant notre mépris de la vieillesse que les conséquences dramatiques de notre indifférence vis-à-vis de celle-ci que les premiers mois de 2020 ont révélé. Avant la pandémie, on n'entendait peu parler des vieux; on les voyait à peine et si, par hasard, on les croisait, on s'agaçait de leur lenteur ou, au mieux, on les ignorait. Vers la fin mars 2020, toutefois, on s'est mis à les voir davantage et à entendre parler d'eux. La vulnérabilité des plus fragiles nous a touchés pendant un temps et leur mort nous a même paru odieuse. Pourtant, la mort sociale à laquelle nous les avons condamnés depuis longtemps l'était davantage et nous avons laissé faire. Parce que nous refusions de reconnaître notre part de responsabilité dans ce traitement qui leur était réservé, nous nous sommes empressés d'accuser le gouvernement, tant celui en place que les précédents, de ce désastre dont nous découvrions l'ampleur et qui nous faisait maintenant honte. Pour paraphraser le cinéaste Bernard Émond, « le problème n'est pas que nous ne sav(ions) pas, mais bien plutôt que nous n'avions pas voulu savoir » (10). À quoi donc pouvait s'attendre une société qui, pour le dire simplement, n'a que faire de la vieillesse en général et des vieux en particulier et qui, pendant longtemps, a été « sans réaction devant l'horreur du monde » (je cite Émond), d'un monde, ajouterais-je ici, que nous avons créé en marge du nôtre à ceux qu'on appelle aussi les anciens? La pandémie nous a jeté la réponse à la figure.

Du fait que l'on prenait conscience que notre aveuglement nous coûtait cher en vies humaines, et en fonds publics, se sont empressés d'ajouter les plus « lucides » d'entre nous, on a multiplié les images de ces vieux, mais peut-être surtout de ces vieilles, qu'on sortait de l'invisibilité et qu'on nous demandait maintenant de regarder. L'émotion et le « périmètre lacrymal », pour reprendre

les termes d'Anne-Cécile Robert, dans son ouvrage *La stratégie de l'émotion*, sont rapidement devenus les dénominateurs communs des représentations de ces gens âgés piégés et abandonnés à leur sort dans les CHSLD et les maisons de retraite dont on leur avait pourtant vanté la sécurité. Combien de photos de vieux et de vieilles à la fenêtre saluant leurs proches venus leur rendre visite avons-nous vues (**PHOTO 5**)? Comment ne pas être attendri par ces vieilles dames âgées, très dignes, offrant au photographe, et par extension au lecteur ou au spectateur, l'image même d'une vieille dame élégante et résignée, la seule méritant peut-être d'être montrée? On a même poussé plus loin l'émotion en mettant en place ce qu'Anne-Cécile Robert appelle « les mécanismes empathiques de la communication narrative ou *storytelling* » dans le récit de plusieurs personnes âgées emportées trop tôt par le virus et de leurs enfants et petits-enfants qui n'avaient pu leur dire au revoir et les accompagner dans leurs derniers moments (**PHOTO 6**). Parce que certaines de ces femmes âgées, dont on nous racontait la touchante histoire, nous rappelaient nos mères ou nos grands-mères, on ne pouvait plus détourner le regard de ce que certains, notamment Margaret Gullette, oseront appeler un gérontocide¹. On est en droit de se demander si cette empathie saura durer.

Pour montrer que l'on prenait leur sort au sérieux, on s'est mis à vouloir protéger les autres vieux, ceux qui n'étaient pas confinés à une maison de retraite. On a fait la chasse aux « malcommodes », comme le veut l'expression québécoise, à ceux qui refusaient le confinement. On les a traqués dans les Tim Hortons et dans les lignes s'allongeant devant les magasins. On endettait les générations futures pour les protéger, déploraient plusieurs, et voilà comment ils nous remerciaient! Ils voulaient peut-être simplement nous rappeler qu'ils en avaient vu d'autres

¹ Le gérontocide est « cette pratique de "l'élimination des vieillards" » (voir Nadine Bernard, citée par Julien Simard [Le gérontocide, forme extrême de l'âgisme ? - Revue À bâbord ! \(ababord.org\)](https://ababord.org), tandis que « le terme géronticide qualifie une civilisation (ou une société) prônant, voire facilitant le suicide des vieillards. » (Wikipédia)

(la polio, la grippe de Hong Kong et j'en passe) et qu'ils étaient toujours là. Ils nous demandaient de faire ce que nous faisons depuis toujours : les oublier et les laisser tranquilles. Ces images en ont déçu quelques-uns parce que « la victime, (en l'occurrence ces vieux qui s'obstinaient à nier le danger qui les guettait et dont on tentait de les protéger), n'était pas à la hauteur du symbole qu'elle incarne », je reprends les termes de Anne-Cécile Robert » (73). On aurait voulu savoir ces vieux reconnaissants de tous les sacrifices que nous faisons enfin pour eux. On les aurait voulu habités par la sagesse, cette sagesse attribuée à la vieillesse, sa seule qualité, selon certains, sans réaliser qu'on la confond, le plus souvent, avec une résignation passive. On a aussi oublié que ces gens âgés appartenaient à une génération moins obsédée par cette idée de sécurité.

Étant donné qu'ils étaient les plus touchés par la catastrophe, on nous a aussi montré les grands vieillards, *the oldest old*, ceux que la vieillesse, aux yeux de plusieurs, humiliait. On les a fait voir de dos ou avec un visage flou (**PHOTO 7**). On a aussi morcelé leur corps en ne dévoilant, le plus souvent, que leurs mains (**PHOTO 8**). Métaphores faciles de l'éclatement qu'entraîne la vieillesse, ces images méritent que l'on s'y attarde. Emmanuelle Parent notait, dans son article *Le visage des aîné.e.s a dix doigts*, qu'en 2017 déjà « plus d'une photo sur vingt accompagnant un article qui aborde le vieillissement expose une ou plusieurs mains en gros plan » (p. 29) Selon elle, ce faisant, les photographes brossent des portraits uniformes de ces mains ridés qui renvoient surtout à une idée de fragilité. « Images bouche-trou », croit Parent, elles servent souvent de support visuel sans véritable rapport avec le sujet qu'elles accompagnent et qui vont des statistiques sur la population vieillissante, aux lois et politiques visant les aînés, en passant par le problème des bains dans les CHLSD et de l'aide médicale à mourir, etc. Parent passe sous silence néanmoins les problèmes de ce « référent neutre », pour reprendre ses termes, qui, à mon avis, est tout sauf neutre. S'il est vrai que ces images sont anonymes et dépersonnalisées (Parent a

d'ailleurs raison de le souligner), à l'image, ajouterais-je ici de la condition de plusieurs vieillards, elles symbolisent une expérience universelle du vieillissement, c'est-à-dire mauvaise en raison de la perte d'autonomie qu'elles suggèrent. Il y aurait aussi beaucoup à dire sur le fait d'accompagner des articles sur l'aide médicale à mourir de photos de mains ridées, qui pourraient laisser sous-entendre que ce sont d'abord les gens très âgés qui en font la demande et qu'il n'y a rien d'étonnant à cela.

Cette injonction à mourir, on l'a vue se manifester dès les premiers mois de la pandémie. Nous sommes sans doute quelques-uns à avoir entendu des proches affirmer, ou l'avons-nous nous-mêmes pensé, que nous devrions laisser mourir ces vieillards atteints de la COVID parce qu'ils avaient déjà assez vécu et qu'ils devaient laisser la place aux autres, c'est-à-dire aux plus jeunes. On leur demandait de se sacrifier, comme si leur vie comptait moins. On se donnait bonne conscience en se disant qu'ainsi, on abrégait les souffrances des grands vieillards privés depuis longtemps d'une qualité de vie (il y aurait ici aussi beaucoup de choses à dire sur cette notion de qualité de vie, le plus souvent galvaudée). Qu'est-ce que six mois de plus pour un vieux de 90 ans, m-a-t-ont même dit! S'attarder seulement aux mains lorsqu'on représente la vieillesse pose un autre problème. Quand on ne fixe que celles-ci, croit Emmanuelle Parent, on « évite de regarder les yeux plissés, la tenue fière d'un torse, l'inclination taquine du menton. » (p. 32) En d'autres mots, on évite le visage, ce visage qui m'appelle dirait le philosophe Emmanuel Lévinas, et auquel j'ai l'exigence de répondre. Ces photos de mains flétries ne chercheraient-elles pas aussi à épargner celui ou celle qui risquerait d'assister au spectacle désolant d'une déchéance qui, un jour, sera peut-être la sienne? Est-ce, au contraire, une façon d'assurer au vieillard sa dignité en cachant son visage sur lesquels se liraient sa détresse et peut-être un appel au secours auquel nous sommes longtemps restés sourds et auquel nous ne savons toujours pas répondre? Ces

questions mériteraient d'être posées. Comme on ne montre pas les cadavres, on ne montre pas ceux en voie de le devenir, le grand vieillard étant pour certains un mort en sursis et un homme qui a échoué à tenir sa vieillesse à distance.

La photo qui m'a le plus étonnée et qui me fascine encore, est celle publiée dans *Le Devoir* (**PHOTO 9**). Rappelons ici qu'au début septembre 2020, le bar Le Kirouac, du quartier Saint-Roch, de Québec, a connu une éclosion de cas d'infection (au moins 72) à la suite d'une soirée de karaoké réunissant plusieurs personnes, dont certaines plutôt âgées. *Le Devoir* du 28 septembre a consacré un article de deux pages accompagné de plusieurs photos à cette nouvelle qui en a choqué plus d'un. Ce qui m'a d'abord étonnée, et qui a créé un malaise chez moi, est la taille de la photo dans l'édition papier du journal : elle fait la moitié de la page, ce qui peut paraître étonnant, voire sensationnaliste, pour un événement de ce genre. Il semble aussi que l'intention de l'auteur de l'article, nous faire ressentir une certaine empathie pour ces gens d'un quartier populaire que plusieurs autres journaux et politiciens ont critiqués ou dont ils se sont moqués, soit en totale opposition avec l'effet sans doute souhaité. Les lecteurs, encore trop souvent peu critiques en ce qui a trait aux images de la vieillesse, peuvent passer à côté de l'échec qui nous est révélé ici. Mayvis n'est pas cette petite vieille élégante. Au contraire, elle est en surpoids, ce qui peut laisser sous-entendre chez elle une inactivité, ses vêtements sont sans élégance, comme l'est sa coiffure : elle a les cheveux gris et assez longs, ce qui est plutôt rare, et surtout déconseillé à une femme âgée. On nous présente donc une femme n'ayant offert aucune résistance au passage du temps. Ce qui étonne aussi est la présence du chat au milieu de la photo et qui se distingue, lui au contraire, par son élégance et une certaine dignité. Il a les pattes croisées, son pelage est beau, et son regard, il est pourtant montré de face, n'est pas tourné vers le photographe; on le dirait plutôt occupé à offrir un soutien à sa maîtresse. Son rôle est de venir tempérer l'effet de la photo,

de la laideur exposée, au risque de détourner notre attention. La pose de Mayvis embrassant son chat ajoute à l'indignité de celle-ci qui, pas plus que le chat, ne regarde le photographe. La même photo, une femme embrassant ainsi son animal de compagnie, aurait-elle été prise dans l'appartement d'une vieille dame n'appartenant pas au même milieu qu'elle? On peut en douter. La condition sociale de Mayvis, femme d'un quartier populaire, ne paraît pas mériter le même souci de dignité que pour une femme issue d'un milieu plus aisée. Cette photo vient, encore une fois, mettre en évidence le fait que les seules images de la vieillesse susceptibles d'être montrées de face sont celles confortant l'idée que l'on voudrait se faire de cette expérience humaine, c'est-à-dire élégante, d'une élégance que seuls, certains, pour différentes raisons pourront se permettre.

Je conclurais ici en disant qu'il est urgent de nous attaquer tant à l'âgisme, cette dernière discrimination tolérée par notre société et dont la pandémie de 2020 a révélé les conséquences tragiques, qu'à l'interdiction de vieillir, comme si devenir vieux, voire très vieux, était une véritable honte. S'il est vrai que la vieillesse ne doit pas être envisagée seulement sous l'angle du déclin et de la perte, ainsi que nous met en garde avec raison la gérontologue Margaret Gullette, il ne faut pas non plus nous leurrer sur les défis que représente le vieillissement, étant donné que nous vivons de plus en plus vieux et que nous connaissons peut-être plusieurs vieillesse, c'est pourquoi il est impératif de nous réconcilier avec l'idée que la vieillesse est multidimensionnelle. Nous devons aussi exiger de vieillir comme nous le souhaitons, comme nous le pouvons ou le pourrons, tout en considérant le fait que certains n'arriveront jamais à se résigner à la vieillesse, cette profonde blessure narcissique, dont ils voudront être libérés. Effacer les mots vieux et vieillesse pour les remplacer par des euphémismes, comme senior ou encore âge d'or... « une expression de *marde* », précise Marie-Ginette Guay dans la pièce *Tout inclus*, n'apporterait rien de plus. Ce mot n'a rien d'offensant; c'est plutôt le traitement réservé aux vieux qui est révoltant

et que nous avons l'obligation de dénoncer. Nous devons aussi trouver le courage d'habiter notre vieillesse, pour reprendre les termes de la sociologue Perla Serfaty-Garzon, c'est-à-dire en faire l'expérience et lui trouver un abri convenable qui conviendra aux différents âges que nous traverserons. Les centres de soins de longue durée n'ont pas à être des mouiroirs où les gens sont laissés à eux-mêmes dans l'indignité et l'invisibilité. Les maisons de retraite pour personnes autonomes ne sont pas des centres de villégiature, pas plus qu'elles n'offrent à tous cette communauté que les promoteurs cherchent à nous vendre, comme si tout ce qui réunissait les résidents était leur vieillesse, un nouveau statut effaçant tous les autres et ne permettant pas un rapport entre les générations. Pour que nous nous réconcilions avec l'idée de vieillir, tout en acceptant la part d'angoisse qui nous habitera, personne n'aime envisager sa finitude, il nous faut exiger, et je cite ici Simone de Beauvoir « que les hommes restent des hommes durant leur dernier âge. » (*La Vieillesse*) Autant les mots *mourir dans la dignité* ont accompagné le débat sur l'aide médicale à mourir, autant les mots *vieillir dans la dignité* doivent conduire notre réflexion sur les nouvelles habitations pour aînés, la formation du personnel en ayant la responsabilité et le statut que nous avons le devoir de redonner aux gens âgés. Nous ne devons plus, ne pouvons plus le nier : *old lives matter*.